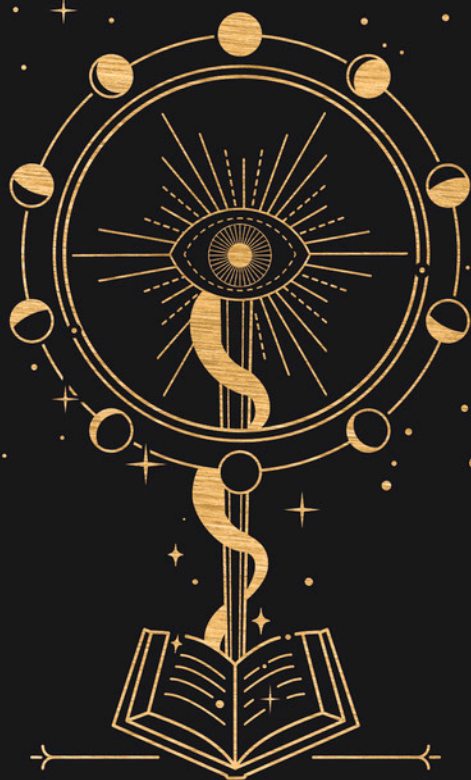


Éducation meurtrière

NAOMI NOVIK



Leçon n°1

Pygmalion }

Apprendre n'a jamais
été si dangereux.



Bienvenue à la Scholomance, une école pour les surdoués de la magie où l'échec signifie la mort... au sens propre. Dans cet établissement, il n'y a pas de professeurs, pas de vacances et pas d'amitiés, sauf celles qui sont stratégiques.

El Higgins est particulièrement bien préparée pour sa première année. Elle n'a peut-être pas d'alliés, mais elle possède un pouvoir assez puissant pour raser des montagnes. Elle semble donc de taille à affronter cette scolarité hors normes. Le problème ? Sa magie pourrait aussi tuer tous les autres élèves.

Née à New York en 1973, NAOMI NOVIK est l'autrice de la série à succès Téméraire ainsi que des romans Déracinée – récompensé par les prix Nebula, Locus, British Fantasy et finaliste du prix Hugo – et La Fileuse d'argent – lauréat du prix Locus et finaliste des prix Hugo et Nebula.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Kuntzer.

Pygmalion 

Éducation meurtrière

DE LA MÊME AUTRICE

Déracinée, Pygmalion, 2017, J'ai lu, 2018

La Fileuse d'argent, Pygmalion, 2020, J'ai lu, 2021

Téméraire

Tome 1 : Les Dragons de Sa Majesté, Le Pré aux clercs, 2007, Pocket, 2009

Tome 2 : Le Trône de jade, Le Pré aux clercs, 2007, Pocket, 2010

Tome 3 : Par les chemins de la soie, Le Pré aux clercs, 2008, Pocket, 2010

Tome 4 : L'Empire d'ivoire, Le Pré aux clercs, 2008, Pocket, 2011

Tome 5 : La Victoire des aigles, Le Pré aux clercs, 2010, Pocket, 2012

Tome 6 : Langues de serpents, Le Pré aux clercs, 2011, Pocket, 2013

Tome 7 : Le Trésor des Incas, Le Pré aux clercs, 2012, Pocket, 2013

Tome 8 : Le Sang des tyrans, Le Pré aux clercs, 2013, Pocket, 2014

Tome 9 : La Ligue des dragons, Fleuve, 2018, Pocket, 2019

Naomi Novik

Éducation meurtrière

Scholomance : Leçon n° 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benjamin Kuntzer*

Pygmalion 

Titre original : *A DEADLY EDUCATION*
Lesson One of The Scholomance
Éditeur original : Del Rey, une marque de Random House,
division du groupe Penguin Random House LLC

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Publié avec l'accord de Del Rey, une marque de Random House,
division du groupe Penguin Random House LLC.
© 2020 by Temeraire LLC
Illustrations : © 2020 by Penguin Random House LLC
© 2022, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-3435-3

Pour lim, apporteuse de lumière dans les lieux sombres

Fluide électérium

LA SCHOLOMANCE

COUPE TRANSVERSALE

*NOTE: Doit être
perfectement en trois
étages au moins*

*La Scholomance
est un centre
d'enseignement
tridimensionnel*

⊙ Salles de classe

Salle de lecture

Bibliothèque

1600
chambres
individuelles

Salles de bains

Salles d'études
multifonctionnelles

*Attention les élèves
de cours des autres
ne doivent pas
être confondus ?*

Troisièmes

Secondes

Premières

Terminales

Laboratoire
de langues

Melier

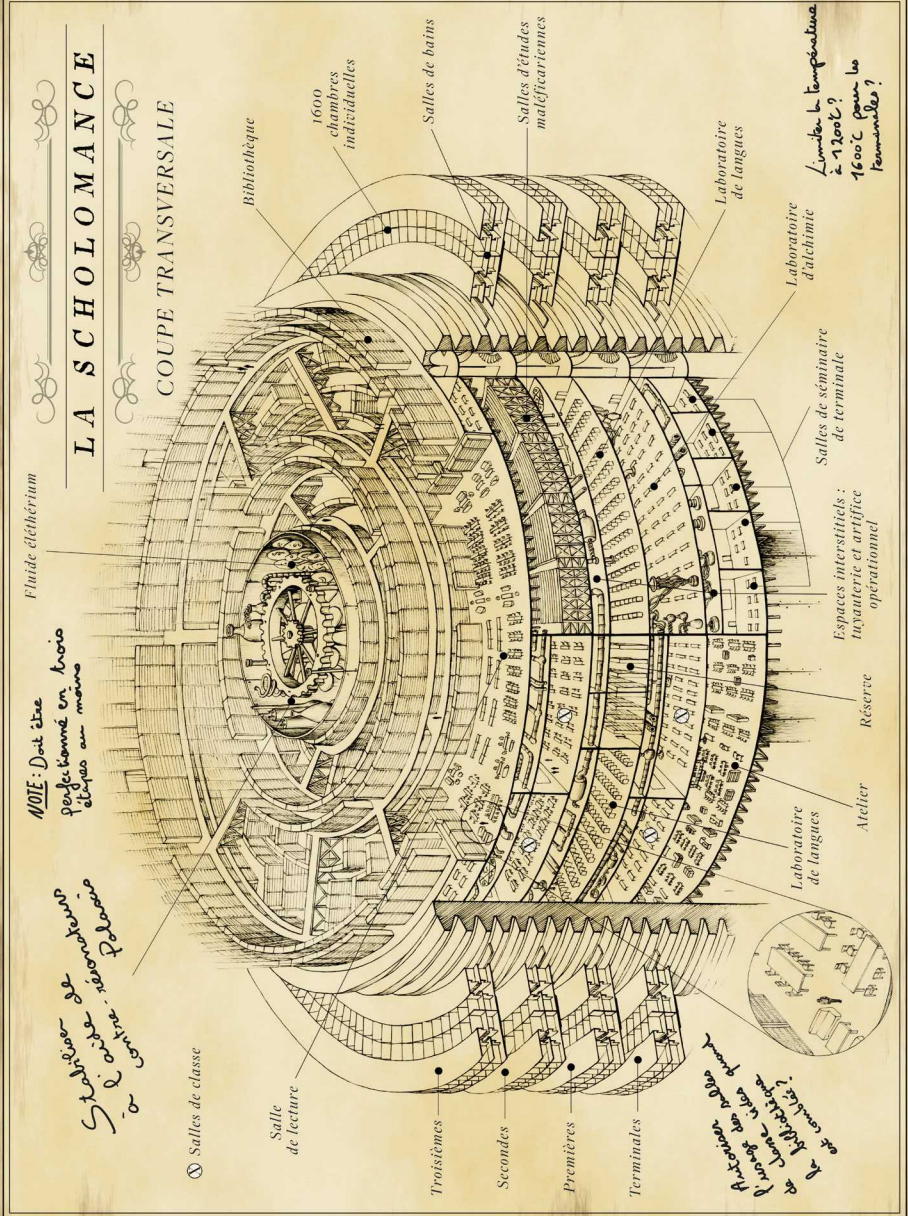
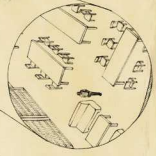
Espaces interstitiels :
tuyauterie et artifice
opérationnel

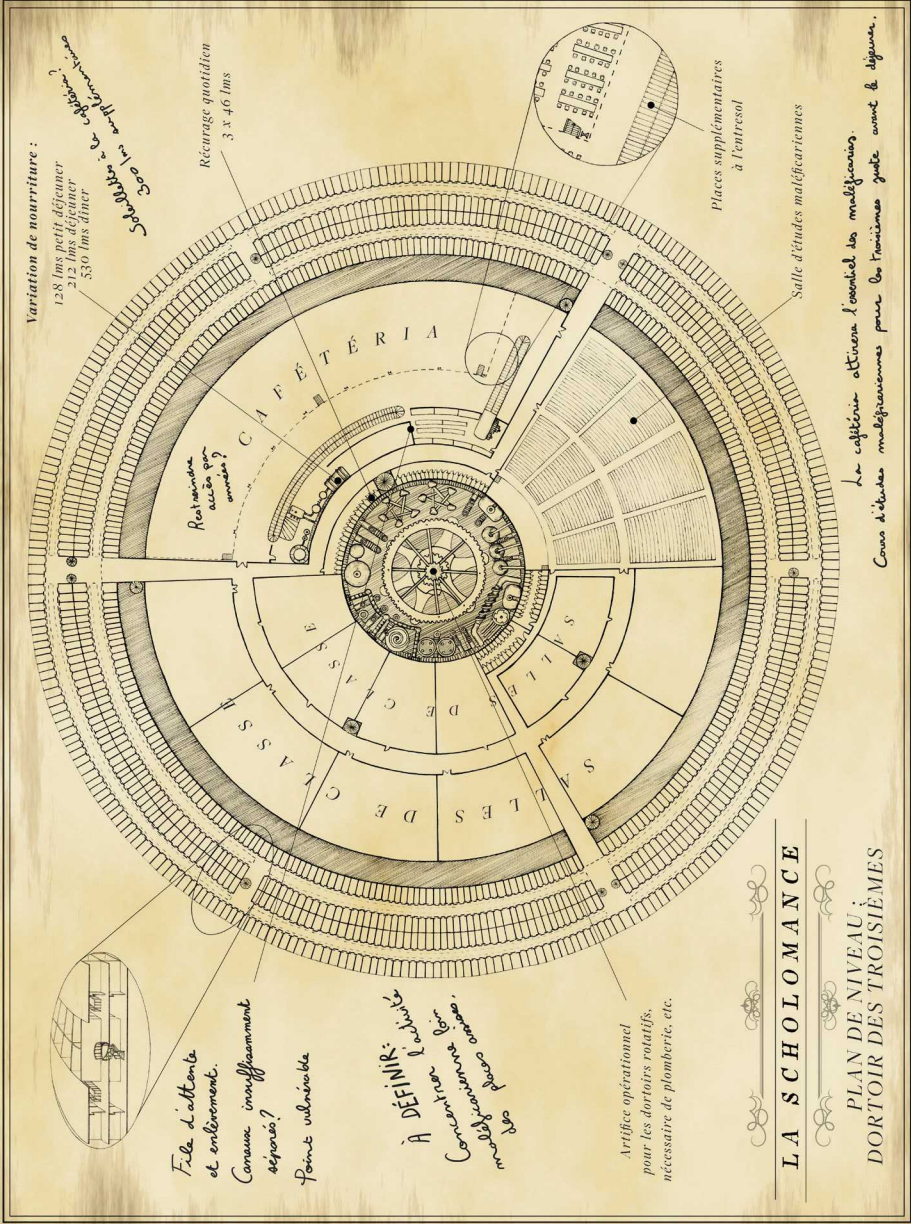
Salles de séminaire
de terminale

Laboratoire
d'athlétisme

Laboratoire
de langues

*Limite la température
à 1200°C ?
1600°C pour les
fermes ?*





CHAPITRE 1

Mangeur d'âmes

Je décide qu'Orion doit mourir après qu'il m'a sauvé la vie pour la deuxième fois. Jusqu'à présent, il ne me dérangeait pas trop, mais j'ai mes limites. Ça pourrait passer s'il m'avait sauvé la vie un nombre de fois vraiment extraordinaire, genre dix ou treize – le nombre treize ne manque pas de distinction. Orion Lake, mon garde du corps personnel ; je pourrais le tolérer. Mais on se côtoie à la Scholomance depuis près de trois ans, et il n'avait jusqu'à présent jamais fait montre d'une inclination particulière à m'accorder un quelconque traitement de faveur.

Tu te dis peut-être qu'il est très égoïste de ma part de cultiver des intentions de meurtre à l'endroit du héros responsable de la survie d'un quart de notre classe. Dommage pour les tocards qui n'ont pas réussi à surnager sans son aide. De toute façon, on n'est pas tous censés en réchapper. Il faut bien que l'école se nourrisse.

Tu dois te demander où ça me place, puisque j'ai eu besoin qu'il me sauve. Et à deux reprises, en plus. C'est précisément pour ça qu'il doit disparaître. C'est *lui* qui a provoqué l'explosion dans le labo d'alchimie l'année dernière, en repoussant cette chimère. J'ai dû m'extirper des décombres pendant qu'il courait en rond en essayant de donner de grands coups à la queue souffleuse de feu de la créature. Et ce mangeur d'âmes n'était pas dans ma chambre depuis cinq

secondes qu'il a déboulé par ma porte : il devait être sur ses talons, l'avoir pourchassé dans tout le couloir. La chose ne s'est réfugiée dans ma piaule que pour lui échapper.

Mais qui me laissera expliquer tout ça ? La chimère ne s'en serait peut-être pas prise à moi – on était plus de trente élèves dans le labo ce jour-là –, mais un sauvetage spectaculaire dans ma chambre à coucher, c'est quand même d'un autre niveau. Le reste de l'école va désormais m'associer à la masse verruqueuse de tous les infortunés qu'Orion Lake a pu secourir au cours de sa scolarité admirable, ce qui est intolérable.

Nos chambres ne sont pas très grandes. Il ne se trouve qu'à quelques pas de mon bureau, à court de souffle, penché sur les vestiges violacés et bouillonnants du mangeur d'âmes, qui suintent au travers des minuscules fissures entre les carreaux du sol pour mieux se répandre dans toute la pièce. L'incandescence s'estompant sur les mains d'Orion illumine son visage, qui n'a rien d'extraordinaire : un gros nez crochu qui aura peut-être du cachet un jour, lorsque le reste de ses traits seront à l'avenant, mais qui pour l'heure est juste trop gros ; un front dégoulinant de sueur sur lequel sont plaqués ses cheveux argentés, qu'il aurait dû couper depuis trois semaines au moins. Comme il passe l'essentiel de son temps derrière une carapace impénétrable d'admirateurs dévoués, je ne l'avais encore jamais observé d'aussi près. Il se relève et s'essuie le front d'un revers de bras. « Ça va... Gal, c'est ça ? » me demande-t-il juste histoire de remuer le couteau dans la plaie. On est dans le même groupe de laboratoire depuis trois ans.

« Pas grâce à toi ni à ta fascination sans limites pour les créatures sombres qui rôdent un peu partout, réponds-je d'un ton cinglant. Et non, ce n'est *pas* Gal, ça n'a jamais été *Gal*, c'est *Galadriel*. » Ce n'est pas moi qui ai choisi, je n'y suis pour rien. « Et si ça fait trop de syllabes à retenir d'un coup, contente-toi de *El*. »

Il redresse la tête pour me contempler tel un poisson hors de l'eau. « Ah. Oh. Je... suis désolé ? » Sa voix est montée

sur les dernières syllabes, comme s'il ne comprenait pas ce qui se passe.

« Non, non, c'est moi qui suis désolée. À l'évidence, je ne joue pas assez bien mon rôle. » Je porte la main à mon front de façon théâtrale. « Orion, j'ai eu si peur », haleté-je en me jetant sur lui. Il chancelle légèrement : on fait la même taille. « Heureusement que tu étais là pour me *sauver*, je n'aurais jamais pu me débarrasser seule d'un mangeur d'âmes. » Puis je me laisse aller contre son torse, étrangeant un faux sanglot pitoyable.

Tu le crois, si je te dis qu'il essaie de me taper dans le dos pour me reconforter ? C'est devenu un automatisme, pour lui. Je lui balance mon coude dans le bide pour le repousser. Il s'ébroue comme un chien et titube en arrière, bouche bée. « Je n'ai pas besoin de ton aide, insupportable rôdeur. Ne t'approche plus de moi, ou tu vas le regretter. » Je le chasse ainsi jusqu'au couloir, avant de claquer la porte à quelques centimètres de son nez crochu. J'ai la brève satisfaction de voir son air de confusion totale avant qu'il disparaisse de ma vue, puis je reste seule devant ma porte métallique, où un gros trou fondu remplace la poignée et la serrure. Merci, héros. Je jette un regard furieux à la béance, puis retourne à mon bureau alors que la masse du mangeur d'âmes achève de disparaître en sifflant à la manière d'un tuyau percé. Une forte odeur de putréfaction envahit la pièce.

Je suis tellement furieuse que je dois m'y reprendre à six fois pour obtenir un sort de nettoyage convenable. À la quatrième tentative, je me lève et balance mon rouleau de parchemin – qui se désagrège dans l'obscurité impénétrable de l'autre côté de ma table – en hurlant furieusement : « Je n'ai *aucune* envie d'invoquer une armée de scuvaras ! Ni de faire jaillir un mur de flammes mortelles ! Je veux juste que ma foutue chambre redevienne *propre* ! »

En réponse, un horrible tome relié dans une espèce de cuir pâle et friable jaillit du vide ; ses coins garnis de pointes produisent un raclement déplaisant tandis que l'ouvrage

glisse vers moi sur le plateau métallique de mon bureau. La couverture est sans doute en peau de cochon, mais quelqu'un l'a tannée de manière à faire croire qu'elle provient d'un humain, ce qui est presque aussi atroce. Puis le bouquin s'ouvre à une page couverte d'instructions indiquant comment asservir une foule. J'imagine que ces esclaves nettoieraient volontiers mon sol si je le leur ordonnais.

Finalement, il faut que je sorte l'un des cristaux ridicules de ma mère, que je m'asseye au bord de mon lit étroit qui grince au moindre mouvement et que je médite pendant dix bonnes minutes, avec la puanteur du mangeur d'âmes qui imprègne mes vêtements, mes draps et mes papiers. On pourrait croire qu'une peste pareille se dissipe vite, puisque tout un mur de la chambre est occupé par la vue abyssale sur un monde mystique de ténèbres – ça donne la merveilleuse impression de vivre dans un vaisseau spatial plongé dans un trou noir –, mais que nenni. Quand je réussis enfin à redescendre du degré de colère incohérente qui m'habite, je repousse la peau de porc jusqu'au vide à l'extrémité de mon bureau – ne la touchant que de la pointe d'un stylo, par prudence – avant de déclarer aussi calmement que possible : « J'aimerais un sort de ménage tout simple pour nettoyer une souillure indésirable accompagnée d'une odeur atroce. »

De mauvaise grâce s'abat – *boum* – un ouvrage colossal intitulé *Amunan Hamwerod*, regorgeant de formules complètes rédigées en vieil anglais, la langue morte dans laquelle je me débrouille le moins bien. Il n'a même pas la bonne volonté de s'ouvrir à une page en particulier.

C'est le genre de trucs qui m'arrive tout le temps. Certains sorciers ont des affinités avec la magie du climat, d'autres avec les sorts de transformation ou les pouvoirs de combat fantastiques, comme ce cher Orion. Moi, c'est avec la destruction massive. Bien sûr, tout est la faute de ma mère, comme pour mon stupide prénom. Elle est du genre fleurs, perles et cristaux, de ceux qui dansent pour la Déesse au clair de lune. À ses yeux, tout le monde il est beau, et

quiconque fait un pas de travers est soit incompris, soit malheureux.

Elle s'adonne même aux massages thérapeutiques pour les communs, parce que « c'est tellement relaxant d'aider les gens à se sentir mieux, ma chérie ». La plupart des sorciers se détournent du travail des communs – c'est considéré comme légèrement avilissant – ou se dégottent un petit emploi fictif. Celui qui prend sa retraite après quarante-six ans de bons et loyaux services, sans que quiconque se rappelle réellement ce qu'il faisait ; le bibliothécaire éméché qu'on aperçoit parfois en train de ne rien faire près des piles de bouquins ; le troisième vice-président du service marketing qui n'est là que pour les réunions avec les hautes sphères de l'entreprise ; ce type de personnages. Il existe des sorts pour dénicher des boulots dans ce genre ou les créer, ce qui permet de s'assurer une rente tout en se laissant le temps d'accumuler son mana et de transformer l'intérieur de son appartement bon marché en un manoir de douze pièces. Mais pas maman. Non, elle ne facture presque rien, et si elle fait payer, c'est uniquement parce que proposer gratuitement un massage professionnel a tendance à faire tiquer les gens – à juste titre.

Naturellement, je suis née à l'exact opposé de ma génitrice, comme l'aurait deviné quiconque possède une compréhension basique du principe d'équilibre ; c'est pourquoi, quand je veux ranger ma chambre, j'hérite d'instructions m'expliquant comment la détruire par le feu. Même si je ne suis pas en mesure de me servir de ces sorts délicieusement cataclysmiques que l'école m'envoie si volontiers. Curieusement, on ne peut pas réellement faire apparaître une armée de démons en un clin d'œil. Ça nécessite du pouvoir, et en grande quantité. Et personne ne va m'aider à former du mana pour me permettre d'invoquer ma propre milice démoniaque ; ne nous voilons pas la face, il faut du malia, pour cela.

Tout le monde – enfin, presque tout le monde – se sert du malia de temps à autre, pour des choses qu'on n'estime même pas néfastes. Transformer une tranche de pain en gâteau sans avoir d'abord rassemblé le mana nécessaire, ce

genre de choses que chacun considère comme de la triche sans importance. Eh bien, même dans ces cas-là, le pouvoir provient bien de *quelque part*, et si on ne l'a pas concentré soi-même, il émane sans doute d'une chose vivante, car il est toujours plus facile de puiser de l'énergie dans un truc qui se déplace. Ainsi, on crée un gâteau de cette manière, et toute une colonie de fourmis raidit, meurt et se désintègre dans le jardin.

Maman refuse même de maintenir son thé chaud à l'aide du malia. Mais quand on est un tantinet plus souple qu'elle – ce qui est le cas d'à peu près tout le monde –, on peut confectionner chaque jour un gâteau à trois étages à partir d'un peu de terre et d'une fourmilière, et vivre malgré tout jusqu'à cent cinquante ans avant de mourir paisiblement dans son lit (à condition d'avoir survécu si longtemps au cholestérol). Cependant, si tu commences à te servir du malia à plus grande échelle (pour raser une ville, massacrer une armée entière ou réaliser n'importe laquelle des choses inutiles que je sais parfaitement accomplir seule), tu ne peux y parvenir sans puiser dans le mana – la force vitale, l'énergie arcane, la poussière de fée, comme tu voudras ; « mana » n'est que l'appellation en vogue actuellement – de créatures assez complexes pour éprouver des sentiments à ton égard, capables de te résister. Dans ce cas, le pouvoir en sort vicié, et tu te retrouves psychiquement labouré pendant que tu essaies d'arracher ce mana – et bien souvent, ce sont les autres qui l'emportent.

Ça ne serait toutefois pas un problème pour moi. Je serais douée pour puiser le malia, si j'étais assez stupide ou désespérée pour le tenter. Je dois en rendre grâce à ma mère : elle a créé ce lien absurde d'attachement parental, ce qui signifie dans mon cas que sa magnifique aura pétillante enveloppait suffisamment la mienne pour m'empêcher de prélever trop tôt du malia. Quand je rapportais de petites grenouilles à la maison pour le plaisir de jouer avec leurs intestins, j'avais droit à de gentils : « Non, ma chérie, on ne fait pas souffrir les créatures vivantes. » Puis elle m'emmenait

à la boutique du coin, au village, et m'achetait une glace pour se faire pardonner de me les avoir prises. J'avais cinq ans, et la glace était de toute façon la seule raison qui me donnait envie de posséder des pouvoirs, autant dire que je lui rapportais toutes mes petites trouvailles. Et quand j'ai été suffisamment âgée pour qu'elle ne puisse plus m'en empêcher, j'avais acquis assez de maturité pour comprendre ce qui arrivait aux sorciers qui usaient du malia.

La plupart du temps, ce sont les terminales qui s'y penchent, quand la menace de la remise des diplômes commence à planer sur eux, mais certains élèves de notre année y ont déjà goûté aussi. Parfois, quand Yi Liu nous regarde trop rapidement, ses yeux deviennent tout blancs un instant. Ses ongles sont par ailleurs d'un noir uniforme, et je vois bien qu'il ne s'agit pas de vernis. Jack Westing a l'air normal, dans le genre blondinet américain souriant, tout le monde ou presque le trouve merveilleux, mais si on inspire profondément en passant devant sa chambre, on peut percevoir une vague odeur de charnier. Enfin, moi, je la perçois. Luisa, dont la chambre se situe trois portes plus loin, a disparu plus tôt dans l'année, sans que personne sache ce qui lui est arrivé – rien d'inhabituel, mais je suis à peu près certaine que ses restes pourrissent dans la piaule de Jack. J'ai le nez pour ce genre de trucs, même si je préférerais ne rien savoir.

Si je décidais de franchir le pas et de me servir du malia, je voletterais ici, portée – par exemple – par les ailes de chauve-souris, hideuses et parcheminées, de créatures démoniaques, mais au moins aurais-je des ailes. La Scholomance adore laisser les maléficiens regagner le monde ; elle ne les tue presque jamais. C'est nous, les autres, qui voyons des mangeurs d'âmes se faufiler sous notre porte au beau milieu de l'après-midi et des waurias ramper hors de la bonde pour s'enrouler autour de nos chevilles pendant la douche, nos yeux qui se dissolvent quand nous lisons un devoir. Même Orion n'a pas été capable de tous nous sauver. La plupart du temps, moins d'un quart d'une promotion tient bon jusqu'à la remise des diplômes ; et il y a dix-huit ans – je

suis sûre que ce n'est pas un hasard si cela correspond avec l'année où Orion a été conçu –, seuls une douzaine d'élèves ont obtenu le précieux sésame, et *tous* avaient basculé du côté obscur. Ils s'étaient ralliés en meute et avaient éliminé les autres terminales pour rassembler une quantité énorme de pouvoir.

Naturellement, les familles des disparus ont compris ce qui s'était produit – car c'était bêtement flagrant : ces imbéciles n'avaient pas laissé les enclavés s'échapper avant – et ont traqué les douze maléficiens. Le dernier d'entre eux était mort quand ma mère avait décroché son diplôme l'année suivante, et cela avait marqué la fin des Mains de la Mort, ou quel que soit le nom dont ils s'étaient affublés.

Mais même quand on est un pompeur de malia déjanté qui choisit ses cibles avec soin et s'en sort en passant inaperçu, il n'y a d'autre issue que de s'enfoncer plus profondément. Ce cher Jack en est déjà à ponctionner la force vitale d'êtres humains, il va donc se mettre à pourrir de l'intérieur dans les cinq ans qui suivront sa sortie de l'école. Je suis sûre qu'il caresse des projets grandioses visant à conjurer sa désintégration – c'est toujours le cas avec les maléficiens –, mais je ne pense pas qu'il ait les tripes nécessaires. À moins qu'il invente quelque chose de spécial d'ici dix ou quinze ans, il finira par s'affaisser sur lui-même en un ultime accès grotesque. Puis ils retourneront sa cave et y découvriront une centaine de cadavres, et tout le monde tombera des nues et dira que, bon sang, il avait pourtant l'air d'un charmant jeune homme.

En attendant, tandis que je déchiffre péniblement des pages et des pages de sorts de ménage rédigés en pattes de mouche dans un vieil anglais extrêmement pointu, je me dis que je me laisserais volontiers tenter moi-même par un petit coup de malia. Au moins, maintenant, si mes glumelles d'avoine venaient à être dévorées par des clins-sauteurs – je ne sais pas mieux que toi ce que c'est –, je saurais comment réagir. Pendant ce temps, la flaque de mangeur d'âmes continue de laisser échapper de petites explosions gazeuses derrière

moi, chacune produisant comme un éclair lointain avant que l'horrible pestilence atteigne mes narines.

J'ai déjà passé la journée entière à bûcher pour mes partiels. Il ne reste plus que trois semaines avant la fin du semestre : quand on pose la main sur le mur de la salle de bains, on perçoit déjà les *clong-clong* des rouages intermédiaires en train de se mettre en branle, prêts à nous embarquer pour un nouveau tour. Les salles de classe ne bougent pas au centre de l'école, et nos dortoirs commencent au niveau de la cantine et pivotent chaque année d'un niveau vers le bas, tel un énorme écrou métallique tournant autour d'une vis retournée, dont la tête serait symbolisée par l'obtention des diplômes. L'année prochaine, c'est ma promotion qui sera à l'étage inférieur, pas une perspective très attrayante. Je n'ai absolument aucune envie d'échouer à un quelconque examen ni de m'encombrer de cours de rattrapage pour couronner le tout.

À cause de mes recherches zélées de l'après-midi, j'ai aussi mal aux fesses et au dos qu'au cou, et les lumières de mon bureau commencent à crachoter et à donner des signes de faiblesse ; je reste malgré tout penchée sur mon ouvrage, plissant les paupières pour distinguer les lettres. Mon autre bras s'engourdit à force de tenir ouvert mon dictionnaire de vieil anglais. Invoquer un mur de flammes mortelles pour incinérer le mangeur d'âmes, le livre de sorts, le dictionnaire, ma table de travail et le reste me tente de plus en plus.

Il n'est pas *complètement* impossible de demeurer maléficien sur le long terme. Liu s'en sortira très bien : elle est infiniment plus prudente avec son pouvoir que Jack. Je parie qu'elle a réservé presque tous ses bagages autorisés à apporter des cobayes, et qu'elle les sacrifie à intervalles réguliers. Un peu comme si elle grillait deux ou trois cigarettes par semaine, au lieu d'en fumer quatre paquets quotidiennement. Mais elle peut se le permettre, car elle n'est pas complètement seule. Elle est issue d'une grande famille – pas encore assez grande pour installer sa propre enclave, mais pas loin –, et l'on raconte que sa lignée compte quantité de maléficiens :

pour eux, c'est une vraie stratégie. Elle a deux cousins jumeaux qui rejoindront l'école l'année prochaine, et grâce au malia, elle aura le pouvoir de les protéger durant leur première année. Quand elle aura terminé ses études, toutes les portes lui resteront ouvertes : si elle veut laisser tomber, elle pourra mettre ses sorts de côté, trouver un de ces boulots quelconques histoire de payer les factures, et s'en remettre au reste de sa famille pour la protéger et pratiquer pour elle. En une dizaine d'années, elle sera suffisamment remise psychiquement pour recommencer à se servir du mana ; elle pourrait aussi devenir maléficienne professionnelle, le genre de sorcières auxquelles les enclavés versent des sommes rondellettes pour les décharger des gros travaux sans poser de questions quant à la source du pouvoir utilisé. Tant qu'elle ne tombe pas dans les excès – en pratiquant par exemple le genre de sorts que je reçois –, elle ne devrait pas s'en tirer trop mal.

Pour ma part, je n'ai d'autre famille que ma mère, et certainement pas d'enclave pour me soutenir. Nous vivons dans la communauté de l'Esprit radieux, près de Cardigan, au pays de Galles ; notre groupe s'enorgueillit de compter parmi ses membres un shaman, deux guérisseurs spirituels, un cercle de wiccans et une troupe de danse Morris, qui disposent à peu près tous de la même quantité de pouvoir véritable – à savoir aucun – et seraient horrifiés de voir maman ou moi pratiquer la vraie magie. Enfin, au moins moi. Pour sa pratique, maman recueille le mana en dansant avec un groupe de volontaires bénévoles – je lui ai déjà conseillé de faire payer ses services, mais non –, puis elle le répand librement en étincelles de bonheur, tralala. Les gens nous invitent à leur table parce qu'ils l'adorent – évidemment que tout le monde l'adore – ; ils lui ont même érigé une yourte quand elle s'est tournée vers eux en sortant de la Scholomance, alors qu'elle était enceinte de trois mois. Toutefois, aucun d'eux ne pourrait m'aider à pratiquer la magie ou à me défendre contre les maléficiars vagabonds. Même s'ils le pouvaient, ils ne le

feraient pas. Ils ne m'aiment pas. Personne ne m'aime, à part maman.

Papa est mort ici, pendant la cérémonie de remise des diplômes, pour faire sortir maman. On parle de cérémonie de remise des diplômes parce que c'est comme ça qu'on dit aux États-Unis, et que les Américains se taillent la part du lion dans les coûts de financement de l'école depuis soixante-dix ans au moins. Celui qui rémunère l'orchestre choisit la musique, en somme. Mais il n'est pas vraiment question de cérémonie : c'est juste le jour où tous les terminales se voient largués au beau milieu de la salle des diplômes, tout en bas, dans les profondeurs de l'école, et essaient d'en sortir en luttant contre les maléficiarias affamés qui les y attendent. Environ la moitié de la promotion – ou plutôt, la moitié de ceux qui ont survécu si longtemps – en sort vivante. Mon père n'en faisait pas partie.

Il avait de la famille, du côté de Bombay. Maman a réussi à la retrouver, alors que j'avais déjà cinq ans. Mon père et elle n'avaient guère échangé d'informations sur leur vie réelle ni prévu quoi que ce soit pour leur avenir loin de l'école. Cela aurait été bien trop sensé pour eux. Ils n'étaient ensemble que depuis quatre mois et quelques, mais ils se considéraient comme des âmes sœurs et étaient convaincus que l'amour leur montrerait la voie. Ce qui aurait sans doute été le cas, connaissant maman.

Bref, quand elle a fini par l'identifier, elle a découvert que ma famille paternelle était riche (on parle de palais, de bijoux et de djinns domestiques). Plus important encore selon ses critères : ses membres étaient issus d'une ancienne enclave hindoue de mana strict, détruite durant le Raj, et s'en tenaient scrupuleusement aux règles de l'époque. Ainsi, ils refusaient de manger de la viande et encore plus de puiser dans le malia. Elle était ravie de s'installer avec eux, et eux-mêmes étaient tout excités de nous accueillir. Ils ne savaient même pas ce qui était arrivé à mon père. La dernière fois qu'ils avaient eu de ses nouvelles, c'était en fin de première. Les terminales récoltent nos messages la semaine avant la

remise des diplômes. J'ai déjà rédigé les miens cette année et les ai remis à certains élèves de l'enclave londonienne, des mots brefs et positifs : *toujours vivante, les cours se passent pas trop mal*. Il faut faire court afin que personne ne puisse raisonnablement refuser de les joindre à son enveloppe, sans quoi ils l'auraient fait.

Papa avait envoyé le même genre de mots à sa famille, celle-ci savait donc qu'il avait survécu jusque-là. Puis il n'est simplement jamais revenu. Un gamin parmi les centaines qui finissent chaque année au dépotoir de cette école. Lorsque maman a finalement déniché ses beaux-parents et leur a parlé de moi, ils ont un peu eu l'impression de renouer avec leur fils. Ils nous ont envoyé deux allers simples pour Bombay ; ma mère a fait ses adieux aux habitants de la communauté et m'a mise dans ses valises, avec tous nos autres biens matériels.

Mais quand on a été sur place, mon arrière-grand-mère a posé un regard sur moi et a été assaillie par une vision ; elle a décrété que j'étais une âme chargée, que je n'apporterais que la mort et la destruction dans toutes les enclaves du monde si on ne m'arrêtait pas. Mon grand-père et ses frères ont d'ailleurs essayé de m'arrêter de façon définitive. C'est la seule fois où maman a réellement ouvert les vannes. Je m'en souviens vaguement : elle était debout dans notre chambre, pendant que quatre hommes essayaient maladroitement de la forcer à s'écarter pour me livrer à eux. Je ne sais pas au juste ce qu'ils comptaient faire de moi – aucun d'eux n'avait jamais fait de mal à une mouche –, mais l'avertissement reçu par mon aïeule avait dû être sérieux.

Ils se sont disputés un moment à ce sujet, puis tout s'est éclairé d'une lumière terrible qui m'a brûlé les yeux, et maman m'a ramassée avec ma couverture. Elle est sortie directement du complexe familial, pieds nus et en chemise de nuit, et ils sont restés plantés, l'air misérable, sans essayer de la toucher. Elle a marché jusqu'à la route la plus proche et a tendu le pouce ; un conducteur s'est arrêté et nous a reconduites directement à l'aéroport. Là, un milliardaire

travaillant dans je ne sais quel secteur technologique et qui s'apprêtait à embarquer dans son jet privé nous a remarquées dans le hall de l'aéroport et lui a proposé de nous emmener. Il passe encore une fois l'an à la communauté pour un stage d'une semaine de purification spirituelle.

Ma mère est comme ça. Pas moi. Mon arrière-grand-mère n'était que la première d'une longue succession de personnes à me rencontrer, à me sourire, puis à cesser de sourire avant même que j'aie pu prononcer un mot. Personne ne me proposera jamais de me déposer quelque part, ni de danser avec moi dans une clairière pour m'aider à rassembler du pouvoir, ni de me nourrir gracieusement, ni – plus immédiatement – de lutter à mes côtés contre toutes les créatures malveillantes qui s'en prennent traditionnellement aux sorciers et veulent les dévorer. Sans ma mère, je n'aurais même pas été la bienvenue chez moi. Tu n'imagines pas le nombre de gens *sympas* à la communauté – de ceux qui écrivent de longues lettres sincères aux politiciens et vont régulièrement manifester en faveur de la justice sociale ou de la protection des chauves-souris – qui ont balancé à la gamine de quatorze ans que j'étais que je devais être impatiente de partir pour l'école – ah ah – et de pouvoir me débrouiller seule par la suite, découvrir le monde, *et cætera*.

Non que j'aie envie de retourner vivre là-bas. Je ne sais pas s'il est possible, sans l'avoir vécu, de mesurer à quel point il est horrible de se retrouver entourée en permanence de personnes croyant en absolument tout – farfadets, loges suda-toires, chants de Noël –, sauf au fait que tu sois capable de magie véritable. Je leur ai pourtant fait des démonstrations de mon talent – du moins j'ai essayé : tu n'imagines pas la quantité de mana nécessaire à créer un sort permettant d'allumer un feu devant des spectateurs communs, lorsque ceux-ci te prennent pour une gamine idiote qui planque un briquet dans sa manche et va sans doute rater son tour de passe-passe. Même quand on parvient à produire un enchantement plutôt spectaculaire sous leur nez, ils se contentent d'un *waouh, c'est beau*, avant d'opter le lendemain pour un

purée, ces champignons étaient costauds. Après quoi, ils se mettent à t'éviter un peu plus. Ce n'est pas parce que je n'ai aucune envie d'être *ici* que je désire être *là-bas*.

Bien sûr, c'est un mensonge. Je rêve constamment de rentrer chez moi. Je m'octroie une ration de cinq minutes par jour, durant lesquelles je vais me planter devant le trou dans le mur, juste assez près pour percevoir les mouvements de l'air ; je ferme alors les yeux et me plaque les mains sur le visage pour neutraliser l'odeur d'huile brûlée et de sueur rance, fais mine de humer la terre humide, le romarin séché et les carottes rôties au beurre tandis que le vent souffle parmi les arbres. Je me convaincs que, si je rouvrais les paupières, je me trouverais allongée sur le dos dans une clairière, le soleil jouant à cache-cache avec les nuages. Je troquerais sans hésiter ma chambre contre la yourte dans les bois, même lorsqu'il a plu sans discontinuer depuis deux semaines et que toutes mes affaires sont en train de moisir. Ce serait toujours mieux que l'odeur douceâtre du mangeur d'âmes. Même les gens me manquent, ce que j'aurais refusé de croire si on me l'avait dit ; cependant, après trois années passées ici, je réclamerais même un câlin à Philippa Wax si j'apercevais son visage aigri et pincé.

Bon, d'accord, je ne le ferais pas, et je suis à peu près certaine que mes bons sentiments se tariraient en moins d'une semaine. De toute façon, on m'a très clairement fait comprendre que je n'étais pas la bienvenue sur place, qu'on ne me tolérait qu'à peine. Et encore, ce ne serait probablement plus le cas si je décidais de m'y réinstaller. Le conseil de la communauté – dont Philippa est la secrétaire – trouverait probablement l'une ou l'autre excuse pour me mettre dehors. J'ai plus d'une fois surpris les termes *néguvisme spirituel* quand je faisais mine de ne pas écouter – et même quand il était évident que j'écoutais. En plus, je ruinerais ainsi la vie de maman, car elle n'hésiterait pas un instant à partir si cela pouvait nous permettre de rester ensemble.

Je savais avant même d'intégrer la Scholomance que ma seule chance de vivre une existence à moitié convenable

– à condition bien sûr que je survive à mes études – serait de rejoindre une enclave. C’est le cas de tout le monde, évidemment, mais la plupart des sorciers parviennent à se faire des amis pour se soutenir mutuellement, emmagasiner du mana, voire collaborer un peu. Même si les gens m’appréciaient suffisamment pour me fréquenter – ce qui n’est encore jamais arrivé –, je ne leur servais à rien. Les personnes ordinaires veulent trouver une serpillière dans leur placard, pas un lance-roquettes ; et pourtant, voilà deux heures que je me débats désespérément pour dénicher un sort permettant de nettoyer le sol.

En revanche, si tu te trouves dans une enclave luxuriante de quelques centaines de sorciers et qu’une vouivre mortelle émerge des profondeurs d’une caverne voisine, ou qu’une autre enclave décide de te déclarer la guerre, il est toujours bon d’avoir un copain dans les parages prêt à égorger une vache pour déchaîner tous les feux de l’enfer pour ta défense. Posséder un sorcier doté d’une telle réputation dans son enclave permet généralement d’éviter de se faire attaquer, et donc de ne pas avoir à sacrifier de vache – et je n’ai aucune envie de me prendre une roustes psychique ni de perdre cinq ans d’espérance de vie, et encore moins de faire pleurer ma mère.

Tout dépendra donc de ma réputation. Nul ne va m’inviter dans une enclave ou même dans une alliance en vue de la remise des diplômes si je passe pour une pitoyable damoiselle en détresse ayant besoin de l’assistance du héros local. Personne ne le fera non plus parce qu’il m’apprécie. Alors que, de son côté, Orion n’a pas besoin d’impressionner quiconque. Ce n’est même pas seulement un enclavé : sa mère est l’une des principales candidates au titre de Domina de New York, sans doute à ce jour encore l’enclave la plus puissante au monde ; quant à son père, c’est un maître artificien. Orion pourrait se contenter d’être à moitié attentif, de suivre les cours d’une oreille distraite et de se tirer d’ici pour couler le reste de ses jours dans le luxe et la sécurité, entouré des meilleurs sorciers et des plus merveilleux artifices du monde.

Au lieu de quoi, il passe sa scolarité à se donner en spectacle. Le mangeur d'âmes gisant derrière moi doit être son quatrième exploit de la semaine. Il sauve tous les nullards et les froussards du coin, sans jamais se soucier de qui devra en payer le prix. Car *tout* a un prix. Même si je meurs d'envie de rentrer chez moi chaque minute de chaque jour passé ici, je sais pertinemment à quel point je suis chanceuse de me trouver dans cet établissement. Si on m'a offert une place, c'est uniquement parce que l'école a été en bonne partie construite par l'enclave de Manchester, dans les brumes de l'époque édouardienne, et que les enclaves britanniques actuelles ont réussi à conserver un nombre disproportionné de places à distribuer. Cela risque d'évoluer dans les années à venir – les enclaves de Shanghai et Jaipur menacent de plus en plus ouvertement de bâtir leur propre école en Asie si une réaffectation significative n'a pas lieu bientôt –, mais pour le moment, n'importe quel indépendant britannique figure automatiquement sur la liste d'admission.

Maman m'a proposé de m'en faire retirer, mais je n'ai pas été assez folle pour accepter. Si les enclaves ont bâti cette école, c'est que l'extérieur est *pire*. Tous ces maléficiars qui se fauillent par les conduits, les tuyaux et sous les portes ne viennent pas *de* la Scholomance : ils viennent *à* la Scholomance parce que nous y sommes, nous, jeunes sorciers encore tendres et débordant d'un mana qu'on essaie d'apprendre à apprivoiser. Grâce à mon manuel d'études maléficiariennes de première année, je sais que notre goût devient de plus en plus exquis tous les six mois entre nos treize et nos dix-huit ans, le tout emballé dans une fine pellicule de sucre facile à percer et non dans le cuir difficile à mâcher d'un magicien adulte. La métaphore n'est pas de moi : je l'ai trouvée textuellement dans mon bouquin, qui semblait prendre un malin plaisir à nous expliquer par le menu à quel point les maléficiars ont envie de nous dévorer : énormément.

Pour en revenir aux brumes de la fin du XIX^e siècle, le célèbre artificier Sir Alfred Cooper Browning – difficile de ne pas connaître son nom ici, il est placardé partout – a eu

l'idée de la Scholomance. Même si je roule des yeux chaque fois que je tombe sur une pancarte, la conception du bâtiment est particulièrement efficace. L'école est tout juste reliée au monde réel, en un seul endroit : les portes de la salle de remise des diplômes. Celles-ci sont entourées de nombreuses couches de sorts et de barrières artificielles. Lorsqu'un malé plein d'initiative s'y faufile, il ne parvient qu'à pénétrer dans la salle des diplômes, qui n'est rattachée au reste de l'école que par le strict minimum de conduites et de tuyaux d'aération nécessaires au bon fonctionnement des lieux, également bardés de sorts et de barrières.

Ainsi, les malés sont refoulés et se débattent un temps fou avant de pouvoir entrer et monter ; ils en profitent pour s'affronter et s'entre-dévoré, alors que les plus gros et dangereux n'ont même pas la place de se faufile pour grimper dans les étages. Ils patientent donc sur place tout au long de l'année, se repaissant les uns des autres, en attendant la remise des diplômes pour se gaver. Mine de rien, on est beaucoup plus difficiles à attraper ici qu'on le serait à l'extérieur, dans une yourte par exemple. Même les enfants enclavés se faisaient régulièrement dévorer avant l'ouverture de l'école ; aujourd'hui, pour les indépendants qui ne sont pas admis à la Scholomance, les chances de survivre jusqu'à la fin de la puberté sont d'environ une sur vingt. Par comparaison, une chance sur quatre paraît énorme.

Toutefois, cette protection a un *prix*. Nous la payons de notre labeur, de notre détresse et de notre terreur, qui servent tous à construire le mana qui alimente l'établissement. Et surtout, nous la payons de la vie de *tous ceux qui n'en sortent pas*, alors on se demande quel intérêt trouve Orion à sauver tout le monde ? Il faudra bien à un moment ou à un autre solder la dette.

Sauf que je suis la seule à penser cela. Moins de vingt élèves de première sont morts cette année – le taux habituel tourne plutôt autour de la centaine ou plus –, et tout le monde semble croire qu'il a décroché la lune, que tout est formidable et que l'enclave de New York recevra cinq fois

plus de candidatures qu'habituellement. Autant dire que je n'y entrerai jamais, et que ça semble mal engagé pour Londres également. Ça me rend dingue, d'autant que je mériterais d'y être. Je connais déjà dix fois plus de sorts de destruction et de domination que toute la promo de terminale rassemblée. C'est l'avantage d'en recevoir cinq chaque fois qu'on cherche simplement à nettoyer ce fichu carrelage.

Le point positif, c'est que j'ai appris aujourd'hui quatre-vingt-dix-huit sorts de ménage utiles en vieil anglais, puisque j'ai dû tous me les coltiner jusqu'au quatre-vingt-dix-neuvième avant de trouver celui qui me permettrait de me débarrasser de cette puanteur, et que le livre ne pouvait pas disparaître avant que j'atteigne celui-ci. Il arrive que l'école ne se tire pas ainsi une balle dans le pied, surtout quand elle cherche à être désagréable, ennuyeuse et mesquine. Le supplice que j'ai dû subir pour traduire quatre-vingt-dix-neuf sorts alors qu'un mangeur d'âmes puant bouillonnait derrière moi m'aura au moins permis d'acquérir quelques connaissances.

Je mesurerai ma chance dans une semaine ou deux. Pour l'heure, il me suffit de me lever et d'enchaîner cinq cents jumping jacks parfaitement tendus tout en restant concentrée sur mon cristal accumulateur, afin de rassembler assez de mana pour nettoyer mon sol sans tout massacrer par mégarde. Je n'ose pas tricher, même un peu. Il n'y a ici ni fourmis ni cafards à assécher, et je deviens un peu plus puissante chaque jour, comme nous tous. Avec mon don particulier, si j'essayais de frauder pendant mon sort de nettoyage, il est fort possible que j'éradique trois de mes voisins et que tout le couloir finisse aussi propre et rutilant qu'une allée de morgue fraîchement désinfectée. Je dispose certes d'une réserve de mana : je croule sous les cristaux que maman a apprêtés avec son cercle, et j'en mets un de côté chaque fois que j'en ai l'occasion. Hors de question toutefois de m'en servir pour nettoyer ma chambre. Ces cristaux sont là en cas d'urgence, de besoin impérieux, ou pour la dernière épreuve de ma scolarité.

Une fois le carrelage propre, j'ajoute une cinquantaine de pompes – je me trouve en excellente forme physique, après trois années passées dans cet établissement – pour accomplir le sort de salissure préféré de ma mère. À présent, ma cellule sent la sauge brûlée, ce qui vaut toujours mieux que le mangeur d'âmes. Il est désormais presque l'heure du dîner. Une douche s'impose, sauf que je n'ai franchement pas le courage d'affronter ce qui risque de sortir par la bonde – ce qui signifie qu'une créature quelconque apparaîtra à coup sûr si je me rends à la salle de bains. Je me contente donc de changer de haut et de me recoiffer, avant de me débarbouiller à l'aide d'un peu d'eau puisée dans mon broc. J'en profite pour rincer mon tee-shirt sale dans la cuvette et le mettre à sécher. Je n'en ai que deux, usés jusqu'à la trame. J'ai dû brûler la moitié de mes vêtements en première année, lorsqu'une ombre indéfinissable a rampé de sous mon lit dès ma deuxième nuit ici ; je n'avais alors pas d'autre endroit où puiser mon mana. Sacrifier mes fringues m'a fourni assez de pouvoir pour faire frire la chose sans avoir à ponctionner la moindre vie alentour. Je n'ai alors pas eu besoin qu'Orion Lake vole à ma rescousse, si ?

Malgré tous mes efforts, j'ai toujours si bonne mine en ralliant le point de rendez-vous pour le dîner – nous nous rendons à la cantine par groupes, ce serait de la provocation de procéder autrement – que, en m'apercevant, Liu me lance : « Qu'est-ce qui t'est arrivé, El ?

— Notre brillant sauveur Lake a décidé de faire fondre un mangeur d'âmes dans ma cellule tout à l'heure, avant de me laisser nettoyer les dégâts.

— Il l'a fait *fondre* ? Beurk. » Liu est peut-être une sorcière noire, mais au moins ne se prosterner-t-elle pas devant Sa Majesté Orion. Maléficienne ou pas, je l'aime bien : c'est l'une des rares ici qui accepte sans rechigner de traîner avec moi. Elle a un cercle social plus étendu que le mien, ce qui ne l'empêche pas de rester toujours polie.

Ibrahim est là aussi – veillant à toujours se tenir dos à nous pendant qu'il attend ses propres amis, nous signifiant clairement

que nous ne sommes pas les bienvenues dans son groupe –, et voilà qu'il se retourne, surexcité. « Orion t'a sauvée d'un mangeur d'âmes ! » s'exclame-t-il. Ou plutôt *glapit-il*. Orion lui a déjà sauvé la vie à trois reprises – et lui avait eu *besoin* d'être secouru.

« Orion a précipité un mangeur d'âmes dans ma chambre et l'a répandu sur le sol », le contredis-je entre mes dents serrées. En vain : lorsque Aadhya et Jack nous rejoignent, complétant notre groupe de cinq pour grimper vers la cantine, Orion a fait preuve d'héroïsme en me préservant d'une mort certaine ; et naturellement, à la fin du dîner – seules deux personnes de notre promo ont vomi aujourd'hui, on s'améliore en création de fétiches protecteurs et antidotes –, toute l'école est au courant.

La plupart des maléficiarias ne possèdent même pas de nom ; il en existe tant de variétés, dont certaines apparaissent et disparaissent. Mais les mangeurs d'âmes sont particulièrement redoutés : l'un d'entre eux a éliminé à lui seul douze élèves d'autres années, et c'est une façon atroce de mourir, sans compter le spectacle de sons (les hurlements des victimes) et lumières (émanant du mangeur d'âmes) que cela provoque. Je me serais forgé une sacrée réputation en éliminant un moi-même, comme j'aurais pu le faire. Je dispose de vingt-six cristaux chargés à bloc dans le petit coffret en bois de santal caché sous mon oreiller, que je conserve justement pour les situations comme celle-ci ; et il y a six mois, alors que j'essayais de réparer mon pull élimé sans recourir aux horreurs du crochet, j'ai reçu une incantation permettant d'effiloche les esprits. Cela aurait détruit la créature de l'intérieur – *sans* résidu puant –, ne laissant qu'une fine volute vide et luisante. J'aurais ensuite pu conclure un marché avec Aadhya, en bonne voie pour devenir artificienne et qui a une affinité pour les matériaux étranges ; on aurait pu s'en servir pour patrouiller entre nos chambres la nuit. La plupart des maléficiarias n'aiment pas la lumière. C'est le genre d'avantages qui peut te permettre de décrocher ton

diplôme. Mais non, tout ce que j'ai gagné, c'est le bonheur indésirable de figurer au tableau de chasse d'Orion le sauveur.

Mon expérience de mort pas du tout imminente m'aura au moins permis d'obtenir une bonne place au dîner. Généralement, je me retrouve assise seule à l'extrémité de la table à moitié vide des ostracisés du jour, ou ceux auprès de qui je m'installe changent de place pour former d'autres groupes jusqu'à ce que je me retrouve complètement isolée, ce qui est encore pire. Pour une fois, j'aboutis à l'une des tables centrales, juste sous les soleillettes – à part en gélules, je n'ai plus bénéficié d'un tel apport en vitamine D depuis des mois –, en compagnie d'Ibrahim, d'Aadhya et d'une demi-douzaine d'autres élèves relativement populaires. Il y a même une fille issue de la petite enclave de Maui dans notre groupe. Mais les entendre évoquer les divers exploits d'Orion avec une telle déférence ne fait qu'accroître ma colère. Quelques-uns d'entre eux me demandent même de décrire l'affrontement. « Eh bien, il a commencé par le faire fuir jusqu'à ma chambre, puis il a défoncé ma porte et il l'a cramé sans que j'aie eu le temps de dire ouf, laissant un résidu puant sur mon sol. » Tu imagines bien comment mon explication a été accueillie. Tout le monde veut croire en l'existence du héros magnifique qui va tous nous sauver. Au secours.

CHAPITRE 2

Ersatz

Après le dîner, je dois tenter de convaincre quelqu'un de m'accompagner à l'atelier, afin d'y récupérer de quoi rafistoler ma porte. Il est absolument déconseillé de ne pas verrouiller sa chambre la nuit, d'autant plus s'il y a un trou béant dans le battant. J'essaie de la jouer désinvolte : « Quelqu'un a besoin de quelque chose à l'atelier ? » Mais personne ne mord à l'hameçon. Après avoir entendu mon histoire, tout le monde devine pourquoi je dois descendre, et, ici, on cherche tous à tirer profit de la moindre occasion. Impossible de survivre à moins d'exploiter le plus petit avantage, et personne ne m'apprécie suffisamment pour me rendre un service sans contrepartie.

« Ça peut m'intéresser », me suggère Jack en se penchant vers moi, souriant de toutes ses dents blanches et brillantes.

Avec lui, je n'aurais pas besoin de voir une créature quelconque sortir d'un recoin sombre. Je plante mon regard dans le sien pour lui répondre sèchement : « Ah oui ? »

Il marque une pause, méfiant, avant de hausser les épaules. « Ah non, pardon, je viens de me souvenir que je devais finir ma nouvelle baguette de sourcier », réplique-t-il avec entrain, bien que plissant les paupières. Je ne voulais pas qu'il apprenne que je savais pour lui. À présent, je vais devoir le faire payer pour mon silence, sans quoi il se sentira obligé de s'en prendre à moi pour me faire taire – ce qu'il fera